

II SCÈNES

Libération Samedi 18 et Dimanche 19 Janvier 2025



Geoffrey Rouge-Carrassat dans *Dépôt de bilan*. PHOTO VICTOR TONELLI

Le stand-up, plus si seul en scène

Spectacles qui brouillent les frontières, programmation dans des théâtres nationaux... Le genre, que certains caractérisaient par son absence de mise en scène, essaime après avoir longtemps été tenu à distance.

Par ANNE DIATKINE

Le stand-up est-il partout? Il y a encore peu, le terme était banni du réseau des scènes publiques. Pour évoquer les innombrables et souvent réussis spectacles qui combinent adresse au public, humour sans que le contrat comique soit asséné et récit de soi, on préférait parler de «performance», de «fausse conférences», de «seul-en-scène d'inspiration autobiographique». De son côté, en dépit d'exceptions notables, le stand-up était supposé se caractériser par une absence de mise en scène, peu de travail sur les lumières, une frontalité brute de décoffrage sur fond de briques. C'est à peine si on remarquait le nom de la metteuse en scène Maïa Sandoz sur les affiches des spectacles de Blanche Gardin.

Les frontières se brouillent-elles? Non seulement une multitude de formes dramaturgiques qui empruntent certaines caractéristiques du stand-up se développent sur les plateaux des théâtres publics, mais c'est sans timidité aucune que Caroline Guiela Nguyen, à la tête du Théâtre national de Strasbourg, initie ce printemps une semaine stand-up avec des stars du genre comme Panayotis Pascot et deux soirées comedy club et programmées par Madame Sarfati, avec notamment Laura Domenge et Merwane Benlazar. Un geste inaugural qui devrait attirer des personnes qui n'ont jamais mis un orteil au TNS et permettre au public d'habitues de découvrir une scène qui ne les attire pas spontanément. Un geste qui marque surtout l'égalité d'estime dans laquelle Caroline Guiela Nguyen tient les différentes écritures. La même semaine, des artistes du stand-up viendront travailler



avec les élèves de l'école du TNS autour d'une écriture qui n'était jusqu'à présent pas enseignée dans les cours prestigieux d'art dramatique. Lesquels se sont pourtant ouverts à la pratique de l'improvisation et parfois même du cabaret.

Forger une programmation en y faisant entrer des pièces créées sur des scènes privées n'est pas sans poser d'épineuses questions financières et éthiques. Christophe Floderer, qui administre le TNS, explique: «On n'a aucune position de surplomb et on considère que le théâtre subventionné a pour mission de s'adresser à tous les habitants. En revanche, lorsqu'on programme des artistes très populaires, qui n'ont pas besoin de nous pour exister, on doit s'organiser pour ne pas utiliser un centime de notre subvention.» Non aidées par des subsides publics, les places dédiées au stand-up seront donc logiquement plus onéreuses que ne l'est la grille tarifaire habituelle du TNS.

Cette initiative est une première, au moins dans un théâtre national, et sa directrice sait que son entreprise sera qualifiée de démagogue par certains. Pour autant, en particulier cette saison 2024-2025, le mot «stand-up» essaime sur plusieurs plaquettes promotionnelles du théâtre public. Sans doute parce que l'appellation est susceptible d'agir comme un répulsif dans le milieu du théâtre public et de ses spectateurs, elle est le plus souvent encadrée d'épithètes qui la nuancent, s'en détachent. Le seul en scène d'Eric Feldman *On ne jouait pas à la pétanque dans le ghetto de Varsovie* est ainsi qualifié par l'auteur de «*sorte de stand-up théâtral d'art et d'essai*». Pour un temps sois peu, le manifeste de Laurène Marx, que l'auteur munit d'un micro à pied adresse frontalement au public, est, avec plus de sobriété, présenté comme «*un stand-up triste*».

«Crash-tests permanents»

Le seul-en-scène *Ceci n'est pas une religion*, porté par la journaliste, comédienne et autrice Elodie Emery et initié par la Ferme du buisson et le *Live magazine* était dans un premier temps sous-titré «*stand-up du réel*». Des programmeurs ont dissuadé l'équipe d'utiliser cette catégorie «*trop labellisée théâtre privé qui pouvait décourager les scènes publiques de programmer le spectacle*», explique l'une des productrices. «*Est-ce que je fais du stand-up ?* s'interroge d'ailleurs Elodie Emery. *Je n'en suis pas certaine. C'était même l'une de mes inquiétudes : qu'il y ait une promesse d'humour qui ne soit pas remplie.*» Elle n'assumerait pas d'être sur scène avec un récit de soi dépourvu d'enquête. Comme certains cinéastes qui glissent une recette de cuisine dans leur film pour être certains que le spectateur ne repartira pas sans rien, Elodie Emery barde d'infos le récit de ses extravagantes et terribles (més)aventures chez le lama bouddhiste Sogyal Rinpoché qui la mène à dénoncer des faits de viols commis par l'illustre. Par son engagement d'authenticité, sa drôlerie, son ultra-réactivité aux réactions de la salle, Elodie Emery, sous le regard de l'une des rédactrices du *Live magazine*, Sonia Desprez, paraît bien cocher la plupart des critères qui caractérisent le stand-up. C'est par sa fabrication que son spectacle diffère absolument : répétitions, écritures, éclairages, le spectacle s'est conçu avec peu de moyens, mais de manière conventionnelle.

«*Dans le stand-up, il n'y a pas de répétitions, il y a du rodage*», explique avec enthousiasme Caroline Guiela Nguyen. Le directeur des Subs de Lyon, Stéphane Malfettes, qui lui aussi programme sur une scène subventionnée plusieurs après-midi et soirées stand-up dans le festival «*Sauve qui peut la vie*», explicite: «*Le stand-up, ce sont des gens*

seuls qui écrivent et répètent chez eux, et tentent leurs blagues en se produisant le plus possible. La notion de répétitions n'existe pas. Ils font des crash-tests permanents.» S'est posée la question de la billetterie. Car dans un comedy club, l'entrée est en général gratuite et les artistes émergents sont le plus souvent rémunérés au chapeau. Or, dans les lieux subventionnés, même les ouvreurs ne peuvent pas recevoir de pourboire. «*On a décidé de faire payer l'entrée 5 euros mais les spectateurs pourront sortir et revenir, aller au bar et sur la grande terrasse.*»

Stéphane Malfettes a une certaine expérience du stand-up pour l'avoir lui-même pratiqué dans d'éphémères «*maisons de conférences*» qu'il avait imaginées. Il a également diffusé ce format en concevant un festival Stand-up! en avril 2015 au centre Pompidou. La manifestation, destinée à montrer comment le stand-up est une influence majeure de l'art contemporain, proposait notamment une performance de l'écrivain Pierre Alferi sur la série Z ou de Lætitia Dosch sur Louis C.K. A noter cependant que, tout en rendant hommage au genre, le festival conservait paradoxalement une frontière étanche avec lui, en n'invitant aucun de ces représentants.

Position de maîtrise

Suffit-il de parler de soi sur scène au présent et de manière drolatique, de susciter une connivence avec le public pour faire du stand-up? Cécile Laporte, présence marquante du Festival d'Avignon dans la Sélection suisse en 2023, et programmée par le Festival d'automne cette année, n'y a en tout cas jamais pensé pour son seul-en-scène *Cécile*. La longueur de son spectacle (trois heures environ) et surtout sa position scénique lui semblent antagonistes avec ce genre. Elle voit dans le stand-up une position de maîtrise où l'acteur dévie en réalité peu de ses rails, et, tout en brisant le quatrième mur, «*ne se laisse jamais emporter par le risque, le vertige du vide. C'est ficelé, très écrit*». La grande différence tiendrait en ce qu'elle se lance sur scène (comme Pamina de Coulon et son *Fire of Emotions*) sans aucun texte mais avec «*des pistes, des déclencheurs*». Ils provoquent des envolées verbales, mais aussi des brèches, dans lesquelles elle peut tomber, être mise en échec. «*Je ne sais jamais comment va se passer la dernière heure. Il est toujours en train de se faire, ce spectacle.*» C'est la metteuse en scène Marion Duval qui a convaincu Cécile Laporte de dévoiler une partie de ses différentes vies sur un plateau dans un spectacle scénographié, avec de la vidéo et des étapes.

Geoffrey Rouge-Carrassat, formé au Conservatoire d'art dramatique, auteur de trois seuls-en-scène qu'il interprète assume complètement d'être stimulé par cette forme. «*Notamment pour Dépôt de bilan où j'ai fait en sorte que chaque phrase soit une punchline, puisse être isolée de son contexte.*» Dans *Là personne*, qu'il vient de créer, le marqueur de stand-up réside dans l'envie de modifier son texte selon ce qui se passe dans la salle. Signe des temps, des programmeurs en parlent comme d'un «*stand-up poétique*». Doctorant au Conservatoire d'art dramatique, l'acteur remarque qu'un certain nombre de jeunes qui sortent de cette grande école se tourne vers le stand-up : Lisa Perrio, Alexiane Torres, Amandine Gay... Et de noter une réciprocité des influences: «*Même les personnes qui font le plus résolument du stand-up se différencient en injectant des éléments de théâtralité. Ce peut-être très léger: la robe de princesse de Blanche Gardin, des ballons qui l'entourent...*»

Les informations sur les dates et les lieux des spectacles cités sont à retrouver sur Libération.fr